

En quittant la maison, il éprouva du regret, et même de la colère. Un jour, peut-être, on le citerait comme l'exemple même de la sottise et de l'ironie du sort : le jeune homme qui rêvait d'être le chef, et qui ne fut qu'entremetteuse. Mais il serait également objet de raillerie s'il se déroba. Néanmoins le *futuwwa* lui avait promis la place de second dans sa bande s'il réussissait, et quand il faisait une promesse, il était la loyauté incarnée. Comment donc douter du bien-fondé de ce travail ? Il serait vraiment idiot s'il se laissait aller à douter même de son chef. C'était une véritable épreuve, mais le jeu en valait la chandelle. Il fallait tenir, persévérer et balayer ses doutes.

Sa mère, Sittuhum la Gitane, lui demanda avec empressement :

— Alors, en quoi consiste la mission ?

C'est vrai, le maître ne l'avait pas chargé de la tenir secrète, mais il pressentit qu'il était plus sûr de n'en rien dire, comme d'ailleurs l'honneur l'exigeait. Que le maître la fasse connaître, s'il voulait le mettre à l'épreuve.

C'est pourquoi il répondit :

— Désolé, vraiment.

— Celui qui cache un secret à sa propre mère est un bâtard ! s'écria-t-elle. C'est ton affaire, mais crois-moi, tu t'en mordras les doigts !

« Avance sans hésiter ! » pensa-t-il. Il se rendit au hammam de l'Émir et abandonna son corps à l'eau du bassin. Puis il revêtit un djilbeb neuf et repartit, rayonnant de jeunesse et beau comme un astre. Il ne fut plus alors que deux yeux alertes qui traquaient la beauté où qu'elle se trouvait. Chaque fois qu'il apercevait une belle chose, il la consignait dans sa mémoire et poursuivait son chemin. Il croisa en route des hommes de la bande qui l'épiaient en se demandant ce qu'il pouvait bien faire. Il redoubla de vigilance, certain qu'ils n'avaient pas encore percé son secret. Pourvu que le maître garde le secret comme lui-même le gardait. Il espérait tomber sur ce qu'il cherchait afin qu'éclatât la vérité toute nue. Oui, la mission d'entremetteuse mènerait à la gloire, non aux regrets !

Il se reposait dans le café Nağaf quand Ṭibā' al-Dīk s'assit à ses côtés. Sa poitrine se serra, mais il sourit. C'était lui qui l'avait récemment recommandé au maître ; c'était un ami de la famille, qui considérait Sittuhum la Gitane comme une mère. Il sourit et dit :

— Te voilà l'air d'un notable plutôt que d'un *futuwwa* !

Il cherchait à l'embobiner, mais il pouvait toujours courir.

— Tu ne tiens pas en place ! fit l'autre.

Il lui répondit par un sourire, sans mot dire. Ṭibā' al-Dīk dit alors :

— Je ne veux surtout pas te déranger ; étant donné notre amitié, c'est la moindre des choses !

— Désolé, mon ami, dit Ṣaṭṭā l'air contrit.

— Tu es tout excusé, je comprends ta situation, mais mon devoir, en tant qu'ami de la famille, est de te mettre en garde.

— Me mettre en garde ?

— Loin de moi l'idée de te pousser à révéler un secret ! Mais tu es nouveau chez nous, tu ne connais pas notre *futuwwa* comme je le connais.

— Tout le quartier le connaît, dit benoîtement Ṣaṭṭā.

— Peut-être, mais il ne connaît pas comme moi son goût des plaisanteries et des extravagances.

Son cœur frissonna mais il dit avec force, pour dissimuler son frisson :

— Les plaisanteries peut-être, mais les extravagances, non ! Il sait très bien ce qu'il fait.

— Pourquoi a-t-il pardonné à notre collègue, al-A'ğar ? Et pourquoi s'est-il obstiné à châtier Ṣa' rāwī ?

Son cœur frissonna de nouveau, mais il dit :

— Il doit y avoir une raison qu'il connaît et que nous ignorons. Nul n'est moins porté que lui aux extravagances et aux caprices.

— Crois-moi, Ṣaṭṭā. Pourquoi ne me suis-je pas proposé pour cette mission alors que je suis le mieux à même de la remplir ? Mon instinct m'a dit qu'il préparait un mauvais tour.